

La Mission Archéologique Franco-chinoise au Xinjiang (Chine)

Corinne Debaine-Francfort



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/643>
ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2001
Pagination : 273-275
ISBN : 2-7449-0289-6
ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Corinne Debaine-Francfort, « La Mission Archéologique Franco-chinoise au Xinjiang (Chine) », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 9 | 2001, mis en ligne le 13 janvier 2010, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/643>

La Mission Archéologique Franco-chinoise au Xinjiang (Chine)

Corinne Debaine-Francfort

Avant d'acquérir son autonomie, en 1991, la Mission Archéologique franco-chinoise (MAFCX, dir. H.-P. Francfort, puis C. Debaine-Francfort) était placée sous la responsabilité de la Mission Archéologique Française en Asie centrale (MAFAC, dir. J.-C. Gardin, puis H.-P. Francfort).

Sa création, en 1989, vint sceller dix années d'échanges incessants entre l'ex-UPR 315 du CNRS ("Archéologie de l'Asie centrale", aujourd'hui UMR 7041) et l'Institut d'Archéologie et du Patrimoine du Xinjiang (IPAX, dir. Mu Shunying, Wang Binghua, puis A. Idriss), depuis les premiers contacts établis en 1979 (J.-C. Gardin, P. Gentelle). Elle marqua également le commencement d'une véritable recherche en commun avec une première prospection commune sur le terrain qui fut aussi une "première" en Chine (région de Hami, Xinjiang oriental).

L'objectif de cette coopération était de s'attacher à élucider les mécanismes des premiers peuplements de cette vaste région, surtout connue alors à travers ses vestiges d'époque historique, en les replaçant dans l'évolution du milieu naturel des glaciers de piémonts, des vallées et des deltas asséchés et à saisir les liens de ses populations anciennes avec celles des régions avoisinantes.

En 1991, l'abrogation de la loi qui, depuis 1949, interdisait toute coopération archéologique entre la Chine et l'étranger, permit la mise en place d'un véritable accord trisannuel de coopération, le premier conclu entre la Chine et une institution étrangère.

Depuis lors, l'équipe, franco-chinoise, s'est regroupée autour d'un projet commun d'exploration de la vallée de la Keriya dans le Xinjiang méridional, une région prometteuse de découvertes, mais quasi-inexplorée. En plein cœur du désert de Taklamakan, cette rivière constituait autrefois une voie de communication nord-sud entre la région de Khotan, au Xinjiang méridional

et les oasis du bassin du Tarim. Ses eaux se perdent aujourd'hui dans les sables. À l'ouest et au nord du cours actuel, dans une zone devenue totalement déserte, les vestiges d'une Keriya fossile sont nettement visibles sur les images satellitaires. Notre objectif : tester l'hypothèse de l'existence de peuplements anciens dans le désert, dans les deltas et le long des anciens cours aujourd'hui asséchés de la Keriya.

Quatre années d'exploration et de fouille (1991, 1993, 1994, 1996) nous ont effectivement permis de restituer une évolution des deltas successifs de la Keriya en au moins trois phases :

- Première phase : I^{er} millénaire avant J.-C., protohistoire, âge du fer, le delta de Djoumboulak Koum. La végétation, après avoir survécu, perchée sur des cônes de racines, s'est desséchée à mesure que la nappe phréatique se retirait. Aujourd'hui les cônes sont détruits et les bois secs éparpillés : le désert règne.
- Deuxième phase : époque Han-Jin, III^e-IV^e siècles, le delta de Karadong. Là, la végétation revêt de nos jours la forme de cônes à peupliers et à tamaris, morts ou encore verdoyants. La nappe est encore accessible aux racines : le désert s'installe.
- Troisième phase : époque actuelle, le delta de Daheyan. Les peupliers et les tamaris sont bien vivants, les cônes ne sont pas formés. La nappe est présente très près de la surface du sol : le désert menace

Karadong, au cœur d'une oasis irriguée abandonnée vers la fin du III^e siècle, recèle les vestiges d'une colonie agricole implantée autour d'un fortin découvert par Sven Hedin en 1898. Nous y avons découvert de nombreux autres vestiges : grandes fermes, édifices publics et religieux, zones d'activités artisanales. Trois campagnes de fouilles (1991, 93, 94) nous ont permis d'éclairer le fonctionnement de l'oasis, à travers son architecture domestique et ce qu'elle révèle de la vie quotidienne et des grands courants d'échanges de l'époque, également à travers ses deux sanctuaires bouddhiques. Sortis des sables à une année d'intervalle en 1993 et 1994 et datés par le radiocarbone de la 1^{re} moitié du III^e siècle, ces sanctuaires figurent, avec ceux de Miran plus à l'est, parmi les plus anciens vestiges bouddhiques connus au Xinjiang et en Chine. Leur sauvetage, puis la reconstitution de leur architecture et de leur décor, vient combler un vide dans l'histoire du Bouddhisme ancien en Asie centrale et en Chine.

C'est plus avant dans le désert et dans un autre delta asséché de la Keriya, *terra incognita* aujourd'hui totalement désertifiée, que nous avons découvert, en 1994, la cité de Djoumboulak Koum et son oasis, première trace d'un peuplement antérieur à l'époque Han et unique site d'habitat connu au Xinjiang pour cette époque, le milieu du I^{er} millénaire avant J.-C. Il s'agit d'un établissement fortifié d'une dizaine d'hectares, dont la réalisation a manifestement mobilisé des moyens considérables. *Intra muros*, l'érosion a rongé la surface originelle du site, souvent difficile à restituer. Mais l'état de conservation des vestiges organiques est exceptionnelle. Des structures de

stockage et de vastes habitations correspondant à au moins deux grandes phases d'occupation ont été identifiées.

Qui étaient les habitants de cette cité ? Des agro-pasteurs sédentaires, des tisserands et des métallurgistes. Bien avant l'époque Han, ils pratiquaient l'irrigation et cultivaient des céréales : millet, orge et blé. Ces découvertes renouvellent toutes les connaissances sur le peuplement de la région au I^{er} millénaire av. J.-C., souvent envisagé sous l'angle quasi-exclusif du nomadisme pastoral. Chèvre et mouton, bœuf, chameau, équidés (cheval, mule et âne), chien et coq étaient domestiqués.

Ouverts sur les régions voisines, les habitants de Djoumboulak Koum étaient aussi en contact avec des contrées plus lointaines. Population de type européen, ils étaient enterrés hors les murs, dans plusieurs cimetières. Les textiles conservés par la sécheresse ont permis de reconstituer leur costume.

Les prochaines campagnes auront pour objectif de retrouver les antécédents de leur civilisation, si possible à l'âge du bronze.

Corinne Debaine-Francfort
CNRS
Paris, France

BIBLIOGRAPHIE :

Debaine-Francfort C, A. Idriss et Wang Binghua, "Agriculture irriguée et art bouddhique ancien au cœur du Taklamakan (Karadong, Xinjiang, II^e-IV^e siècles) ; Premiers résultats de l'Expédition franco-chinoise de la Keriya", *Arts Asiatiques*, tome XLIX, 1994, p. 34-52.

Debaine-Francfort C. et A. Idriss (eds), *Keriya mémoires d'un fleuve, archéologie et civilisation des oasis du Taklamakan*, Éditions Findakly, 2001.